

L'HUMOUR

FRANÇAIS

Revue Mensuelle

publie

Douze CHRONIQUES

Alertes

Spirituelles

Mordantes

de

CAMERA

LETTRE A MON CHIEN.

MARRAINES JOLIES, ÉCRIVEZ !

LETTRE OUVERTE A M. VEBER, Député.

A LA FRANÇAISE !

LES PROPHÈTES.

MINISTRES POUR RIRE.

SACHA GUITRY.

Etc., Etc.

FRAN

Le N° Mensuel :

30 centimes.

*Ouvrez !
et lisiez au verso*

1^{er} Février 1917

N° 1

L'HUMOUR FRANÇAIS vole de ses propres ailes.
L'HUMOUR FRANÇAIS est indépendant.
L'HUMOUR FRANÇAIS se moque du tiers comme du quart.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas rédigé par des Académiciens.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas rédigé par des journalistes.
L'HUMOUR FRANÇAIS est rédigé sous les marmites.
L'HUMOUR FRANÇAIS est un contre-poison du roman-ciné.
L'HUMOUR FRANÇAIS vend de l'esprit et non du papier.
L'HUMOUR FRANÇAIS vaut l'humour anglais.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne s'abaisse pas à l'insulte.
L'HUMOUR FRANÇAIS a de la tenue.
L'HUMOUR FRANÇAIS peut aller dans le monde.
L'HUMOUR FRANÇAIS a du cran.
L'HUMOUR FRANÇAIS a de la race.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne se vend qu'à ses lecteurs.
L'HUMOUR FRANÇAIS a la dent dure.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'a pas de parti pris.
L'HUMOUR FRANÇAIS est bon garçon.
L'HUMOUR FRANÇAIS est un mauvais soporifique.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne dit rien comme personne.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne « bourre » pas le crâne.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne tire pas à deux millions d'exemplaires.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'est pas le journal de tout le monde.
L'HUMOUR FRANÇAIS n'intéressera que les gens intéressants.
L'HUMOUR FRANÇAIS ne vaut pas un quart de « pinard ».
L'HUMOUR FRANÇAIS vaut une marraine.
L'HUMOUR FRANÇAIS plaira aux poilus « encarfardés ».
L'HUMOUR FRANÇAIS ne met pas d'affiches dans le métro.
L'HUMOUR FRANÇAIS est de la classe 1937.
L'HUMOUR FRANÇAIS grandira.
L'HUMOUR FRANÇAIS part à l'assaut.
L'HUMOUR FRANÇAIS surnagera, car son esprit est léger.

Conservez précieusement

“ L'HUMOUR FRANÇAIS ”

Car plus tard vous le relierez pour le relire !



Boniment



Boniment :
Discours artificieux pour séduire.
LAROUSSE.

Vous aimez l'humour. Moi aussi... l'anglais ? Cela va sans dire... le français ? Parbleu ! L'Humour français : il est divertissant, vif et rieur, se moquant apparemment beaucoup de peur d'être obligé de pleurer quelquefois. Il est sans compliments. Il observe, il tapote et il sourit. Il a du cœur et il tressaille. Il a de l'esprit et il badine. Et de sa badine fine il cingle à l'occasion et marque son empreinte.

Le passant voit le geste, s'arrête, juge — « Coup direct ».

C'est la bonhomie clairvoyante de Joinville, l'aménité singulière de Montaigne, la piquante flânerie de La Fontaine. C'est Diderot et c'est Daudet, et c'est même l'homme qui n'est pas enchaîné — « à la Française !

L'Humour français ? C'est le voile léger qui flotte au vent et dont s'enveloppent tendresse et bon sens.

Sentir et juger : pour un Français il n'y faut point de majesté d'apparat. C'est respirer sans perdre haleine, tout simplement, et réfléchir sans vanité.

La revue qui prétend être nommée « L'Humour Français » — sans avoir l'orgueil de croire qu'elle seule en est l'élu — c'est ici tout bonnement la gerbe d'impressions que, par brins, le soldat cueille le long des mois qui s'écoulent lentement, au compte-gouttes semipiternel des jours et des nuits.

Chères pensées ! Doux soldat tenace, habitant du steppe gluant où Maurepas effondré n'est plus qu'un écriveau ! Il les prend, ses pensées, dans ses mains. Il frémît : d'où viennent-elles ? De là-bas « où la voix n'appartient plus au canon »... de Paris.

La revue que voici n'est pas une amusette, un jou-

jou, un passe-temps... « Marraines Jolies » — écrivez, oui! sans doute ét le soldat vous en prie; mais que voit-il donc sur le médaillon qu'il grave dans son cœur en songeant à vous? Votre silhouette... et l'Autre à laquelle il faut bien qu'il songe en vous souriant, car elle le froisse, car elle le guette : la Mort ne prend pas ses quartiers d'hiver.

Ces pages nouvelles s'éveillent sous les marmites, sous les bombardements dont discrètement les quotidiens disent que « des balles. ont été échangées sans résultat ». O ironie!

Avec son tempérament de race, l'âme monte, monte, gravit des pentes rudes, déchire le voile. Elle se montre et face à face avec « Noël », « les Prophètes » — et voire même, ô Descartes, avec un chien fidèle et de spirituelles Excellences, elle dit l'ascendance, les efforts des générations passées, l'amour sincère du Pays, la croyance et l'espoir en une France qui est sa France.

Ce premier numéro vous salue tout particulièrement, lecteur! comme on disait au bon vieux temps — mais le Vieux Temps tutoyait. Il vous demande de croire que des hommes, des soldats, qui ont vu et voient tous les jours tant de choses, peuvent avec leur humeur, je veux dire leur tempérament, méditer dans leurs veilles, écrire même et communiquer au public leurs pensées tout comme ces Victoires que le Temps n'aurait pas enchaînées.

Voici des chroniques de Camera:

Elles nous charment et nous réconfortent. Sous les marmutes il n'a pas disparu. Cette revue nous le rend. Ses collaborateurs, ses amis, groupés autour de lui, cheminent du même pas aux sons des mêmes échos. Tous avec lui veulent dire, écrire que des Soldats, je le répète, voient, pensent, espèrent et sentent de toute leur âme et de toute leur volonté — sans faiblesse —, que la France est leur France, celle de leur sang, de leur vie et de leur Idéal.

LA DIRECTION.

— 2 —



« A Paris, tout propriétaire d'un chien paiera 60 francs d'impôt, »
Les Journaux.

Lettre à mon Chien

Aux Armées, le 1^{er} décembre 1916

Mon cher garçon,

J'ai reçu une lettre de ta mère qui me fait part de la vive inquiétude que tu as ressentie à la lecture des journaux ces jours derniers. Quand je dis lecture, je me comprends. Tu n'es pas encore en âge de savoir lire, puisque tu n'as que vingt-six mois; mais tu es un garçon très intelligent et tu as parfaitement compris les explications que ta mère t'a données sur la nouvelle taxe de 60 francs dont tu es menacé. Tu as senti que cette fois « ça bardait pour ton matricule » et tu t'es demandé pourquoi le Gouvernement y allait ainsi par quatre chemins plutôt que de dire carrément qu'il t'accordait huit jours pour te suicider.

Un moment l'idée de t'engager t'est venue. Mourir pour mourir, il vaut mieux choisir la mort glorieuse. Mais tu n'es même pas un ratier, tu n'es qu'un affreux griffon. Alors une sombre mélancolie s'est emparée de toi et tu es allé chercher l'asphyxie avec ton museau collé contre le chauffage central. Mais la mort n'est pas venue!

Ce que voyant, tu as repris ton sang-froid et tu t'es mis à discuter ton cas.

« Il est entendu que je ne suis pas sur le front, t'es tu dit, mais suis-je un embusqué pour cela? Mon père est aux armées où il se bat vaillamment depuis plus de deux ans, l'ouvrier spécialiste est à

— 3 —

l'usine où il fabrique inlassablement des munitions. Et moi je tiens compagnie à ma mère tous les jours, des jours si longs pour elle! Je fais de mon mieux pour la distraire et la faire rire. Pas plus tard qu'hier je me suis caché dans le buffet et j'en ai profité pour manger le reste de la crème au chocolat. Mais ma mère, hier, n'était pas d'humeur à comprendre la plaisanterie, et quand elle m'eut enfin trouvé, elle me le fit bien sentir. Je ne me suis pas fâché parce qu'il faut savoir comprendre, pendant cette guerre, que les femmes ont besoin de passer leurs nerfs d'une façon quelconque.

« Je n'ai pas de petits camarades de mon âge, parce que je ne sors pour ainsi dire jamais. Ma mère coud et travaille toute la journée, et bien entendu elle ne veut pas me laisser sortir seul, à cause d'un tas de chiens mal élevés et propres à rien qui rôdent toute la sainte journée. Toutefois, je vais chaque matin au marché. Je dois même dire qu'en ce moment c'est une affaire, parce que ma mère est obligée de faire queue très longtemps pour avoir son sucre et ses pommes de terre. Moi, j'en profite pour jouer avec des copains d'occasion.

« A part cela, je ne bouge pas de mon troisième. Je m'amuse avec ma balle en caoutchouc ou je reste bien tranquille sur mon fauteuil en surveillant du coin de l'œil toutes les évolutions de ma mère. Elle me parle souvent. Je lui réponds toujours. Et nous nous comprenons très bien.

« Quand la concierge glisse sous la porte une lettre de mon père, j'entends le froissement du papier. D'un bond je cours la chercher et je l'apporte à ma mère en remuant joyeusement la queue et tout mon train arrière comme une vieille coquette. Il paraît que je suis très drôle ainsi. Alors pour dérider ma mère, je ne manque pas de le faire à chaque fois. Il arrive que toutes les lettres ne viennent pas de mon père. Il en vient de chez les fournisseurs.

Celles-là, je les laisse. Ça amuse beaucoup ma mère qui est fière de son fils « qui a tant de nez »! Je peux bien l'avouer, je ne sens rien du tout. Comment voulez-vous que je sente quelque chose quand le facteur a mis la main dessus. Seulement, j'ai un truc. Je vois ça au timbre. Mon père n'en met jamais, les fournisseurs toujours. C'est très simple, mais il fallait y penser.

« Quand ma mère lit une lettre de mon père, je ne la dérange jamais. Très souvent elle est contente et elle me donne un sucre. Mais depuis quelques jours je n'ai plus qu'un demi sucre. J'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir pour ne pas lui faire de peine. Et j'ai remarqué aussi que depuis hier elle boit son café sans sucre. Et pourtant elle n'aime pas ça! C'est pour moi qu'elle se prive ainsi.

« Parfois aussi une lettre l'attriste et des larmes lui viennent aux yeux. Alors je descends sans bruit de mon fauteuil et je vais poser tout doucement ma tête sur ses genoux. Elle me prend dans ses bras et m'embrasse fort, très fort. Elle m'aime beaucoup. C'est dans ces moments-là que je m'en aperçois.

« Il me semble donc que je remplis bien mon devoir de chien en l'aimant aussi de mon mieux, et je me demande si, quand je ne serai plus là, auprès d'elle, elle pourra supporter cette longue, morne, et déprimante solitude! »

Eh bien! mon cher garçon, ne sois plus inquiet. C'est tout décidé.

Tu continueras, fidèle ami, à remplir consciencieusement ta tâche comme par le passé.

Car en continuant, lui, à risquer sa peau, ton père, paiera soixante francs.

Et tout sera dit.

Avec ma meilleure caresse,

CAMERA.



Les grandes Inventions modernes.

« Le Matin, le Journal, le Petit Parisien, le Petit Journal, l'Echo de Paris sont les cinq doigts d'une main qui étreint. »

GUSTAVE TÉRY

Les Superquotidiens

L'EXAMINATEUR. — Parlez-moi des « Superquotidiens »?

Le CANDIDAT. — Le « Superquotidien » est un bateau colossal d'invention récente — supérieur au « Superdreadnought » — qu'on monte chaque jour à des millions de braves gens appelés « lecteurs ».

D. — Pourquoi est-il supérieur au « Superdreadnought »?

R. — Parce qu'il n'a pas besoin d'eau pour naviguer. C'est ce qui explique que de simples civils ou de bons militaires suffisent à le faire marcher. Et réciproquement.

D. — Combien la France possède-t-elle de « Superquotidiens »?

R. — Cinq.

D. — Quel est leur port d'attache?

R. — Paris.

D. — Pourquoi a-t-on choisi Paris plutôt que Toulon?

R. — A cause des cinémas qui y sont plus nombreux qu'à Toulon.

D. — Quel est l'amiral qui est à la tête de cette flotte?

R. — L'amiral Decourcelle.

D. — Est-ce que cette flotte est déjà sortie depuis le début de la guerre?

R. — Oui. Et elle n'a remporté que des victoires.
D. — Citez m'en quelques-unes?

R. La prise de Berlin — ce qui a décidé le général Rennenkampf à s'arrêter à quatre étapes de cette ville, sa présence étant devenue inutile de ce côté — la mort de Guillaume et du Komprinz — plusieurs fois — la conquête des États-Unis avec le concours de M. Hughes. En outre les « Superquotidiens » ont franchi les tranchées un nombre incalculable de fois avec une sûreté et une sécurité merveilleuses, bien avant les fameux « Tanks » qui n'existent pas à côté d'eux.

D. — Le « Superquotidien » est donc un engin de guerre formidable?

R. — Le mot est faible.

D. — Et invulnérable?

R. — Presque. Car il ne redoute que la crise du papier.

D. — L'Allemagne a-t-elle aussi des « Superquotidiens »?

R. — Oui. Mais ils sont inférieurs aux nôtres.

D. — Pourquoi?

R. — Parce qu'ils ne sont pas munis du dernier perfectionnement : le cercle rouge.

D. — A quoi sert le cercle rouge?

R. — A décourager M. Pierre Loti, s'il avait — ce qui est improbable — l'arrière-pensée de devenir un jour le chef de cette flotte.

D. — C'est très bien. Vous avez les connaissances générales requises. Je vous remercie. Vous pouvez vous retirer. (*Un temps*). Ah ! J'oubliais ! Votre profession?

R. — Agent de publicité.

D. — J'aurais dû m'en douter!

CAMERA.



Les Prophètes

L'autre jour j'avais le cafard.
Pour le chasser j'entrai dans une librairie : il me fallait un livre gai.

Je furetais dans les bouquins et je découvris rapidement mon affaire : *Le Bandeau*, un nouveau Champsaur délicieusement présenté et tout pimpant avec ses encres multicolores. Bref un livre intéressant, original et bien parisien.

Et surtout ne parlant pas de la guerre !

Trois francs cinquante pour tout cela, c'était vraiment pour rien.

Tout joyeux de mon emplette, je me préparais donc à solder mon petit compte, quand je m'aperçus avec terreur que j'avais oublié mon porte-monnaie. Je n'avais au fond de ma poche que quelques sous qui livaient bataille à un billet crasseux auquel la Chambre de Commerce de A... a la bonté d'attribuer la valeur de un franc.

La vendeuse, apprentie timide et zélée, voit ma mine déconfite et me dit gentiment : « Mais, Monsieur, vous paierez une autre fois. — Je ne sais si je reviendrai à A... — Alors prenez-en pour vingt sous ! Tenez, voici justement un livre qui vaut un franc. » Et ce disant elle me montre ingénument le *Journal d'un Bourgeois de Paris*, de M. Georges Ohnet.

Pour ne pas désobliger ma petite vendeuse, je déferais à son désir. Mais c'était bien pour lui faire plaisir.

O femme élégante, qui guignez une fourrure rare à la vitrine de R... (assez de réclame impayée !) et

finissez par vous rabattre sur un affreux poil de lapin de chez Dupont, comme j'ai bien ressenti vos regrets infinis !

Je rentrai donc au cantonnement avec mon *Bourgeois de Paris* sous le bras et je le perdis de vue pendant quelques jours. Mon copain de cagna me l'avait habilement subtilisé pour caler le pied gauche avant de son pieu. Je l'ai retrouvé hier un peu amoché, mais très convenable encore. Et j'ai pris contact avec lui.

A ma grande surprise, je me suis bien amusé. Mais amusé avec rage, de même qu'on rit jaune. M. Georges Ohnet n'est pas du tout l'homme que vous croyiez, et moi aussi. C'est un humoriste. Le dernier paru. Et le plus sinistre. C'est assurément le seul homme capable de nous faire rire aujourd'hui à propos de l'envahissement de la Roumanie, notre malheureuse allié : *Un événement considérable vient de se produire*, dit-il. *La Roumanie s'est décidée à déclarer la guerre à l'Autriche. La manifestation de la Roumanie sonne le glas des Empires du Centre.*

Amère ironie, n'est-ce pas, que celle qui se dégage de la lecture de ces notes écrites il y a quelques mois.

Nous ne reprochons pas à M. Georges Ohnet d'avoir écrit sincèrement ces choses en leur temps. Nous lui reprochons seulement de nous les mettre sous les yeux aujourd'hui. Aujourd'hui que les Allemands entrent à Bucarest.

Nous ne voulons pas qu'on nous nargue ainsi. Même pour un franc.

Nous pardonnons à tous les Prophètes, ses frères, qui dans les quotidiens ont fait des pronostics semblables. Car eux aussi étaient de bonne foi. Mais au moins aujourd'hui ils ne nous obligent pas à relire leurs erreurs.

Non, M. Georges Ohnet ! Ecrivez, si ça vous chante, vos impressions de guerre au jour le jour, prophétisez à tour de bras en voyant tout en rose, traitez Hin-

denburg et Mackensen d'enfonceurs de portes ouvertes. Mais laissez tout ça dans vos tiroirs, enfermé à double tour. Et perdez la clef.

Quant à vous, mon cher Champsaur, pardon d'avoir oublié mon porte-monnaie.

CAMERA.

7 décembre 1916.



La prise de Bucarest

Punition. — Du caporal Larmaupié :
« 2 jours de consigne au soldat Bois-
sec pour s'être saoulé indécentement
« sous prétexte de fêter la prise de
« Bucarest. »

Mon Capitène

Je m'autorise à prendre la plume pour vou zécrir sé quelques lignes a seule fin de vou zespliqué que je sui come qui dirai inossan de mavoir soulé hier rapor a la prisse de Bucaresse.

C'es bien simpe, mon Capitène. J'avai comprí que Bucaresse avai téte pri par les Aliez.

Et pour commémaurer cette importan aivaineman je métai cru de mon devoir de trinquer un coup de pinart un peu plu for que d'abitude.

Ce qui m'a endui en herreur sait en premié lieu que je ne sai pas lirre et secondelement que jé appersu sur les journos des caraktaires trai graus, come on nan navet pa vu depui la bataile de la Marne et l'arrivé des russes à Marseille.

Quan la marchande de journos ai venue à midi édemi avec sa trompète, j'étais déjà, mon Capitène, sof vote respect, un peu bu.

Alor les copains on dit : Caiait, Bucaresse ai pri !
Et inoptisé par ces satané graus caraktaires, jé pri
ça pour une victoire allié.

Jeudi au copains : j'pai un litre.

Naturéleman y nont pas rfusé.

C'es bien sur que je sui un brin fautif.

Mais aprai tout si les journos, aulieu de déployer leurs caraktaires come des drapeaux, n'annonçai pas les movaises nouvelles come les bones, les pauvres bœugres qui sai pa lirre pourrai si réconnetter et aiviter une punition.

Je sui heureu, mon Capitène, d'avoir pu vou donné ces esplications claires et lumineuzes; et come ma fote nai pas bien grave je conte sur vote indulgence tautale et laigendière.

Vote dévoué soldat qui ai toujours la pour les coux de chien.

BOISSEC.

P.-S. — Escusé moi si jé fai tenir la plume par un copain plus lettré que moi.

P. c. c. :
CAMERA.



Un « Direct » au cœur

Non ! Je n'encaisserai pas cela sans rien dire !

Le romancier anglais Wells voit grand. C'est entendu. C'est lui qui eût le premier l'idée de ces « flottes d'avions » qui devaient livrer des combats sensationnels et impressionnantes dans l'atmosphère en feu. Cette idée ne pouvait évidemment germer que dans le cerveau d'un romancier. A cette époque nos avions faisaient déjà merveille. Des escadrilles de bombardement composées d'une trentaine d'appa-

reils allaient presque chaque jour semer l'épouvante dans les usines allemandes. Mais pour le romancier anglais Wells, c'était tout juste de la « gnognote » ! Deux mille avions lui parut un chiffre convenable. Il ne pouvait pas traiter à moins pour nous apporter le tribut de son admiration.

D'ailleurs la surenchère ne s'est pas fait attendre.

M. Gustave Hervé, qui, comme chacun sait, n'est pas non plus en retard, s'est lancé un beau jour à corps perdu dans l'aviation. Comme deux de mes camarades lui offraient la surprise de douze bombes sur Essen, il en réclamait aussitôt douze mille. Mais nous savons que M. Hervé est romancier à sa façon. Et puis j'ai un faible inexplicable pour lui, je ne lui en veux pas.

Mais, par exemple, j'en veux au romancier anglais Wells !

Parce que avec sa manie de voir grand — ce qui est sans doute une façon de faire la pige à Jules Verne — il lui faut maintenant un nombre incalculable de kilomètres carrés pour convenir qu'une nation est une grande nation.

Voici en effet ce que me révèle M. Urbain Gohier : « Le romancier anglais Wells avait la bonté, l'autre « jour, de louer « l'héroïsme de la France, de la « Belgique, de la Serbie, dans le conflit qui met aux « prises ces puissants empires : l'Allemagne, l'Angleterre et la Russie. M. Wells nous comble. Nous « gardons la prétention d'être une grande nation, « un empire puissant sur les trois vieux continents. »

Parfaitement.

Nous regrettons d'avoir à dire à M. Wells, c'est-à-dire à un anglais, à un de nos alliés, que la grandeur d'une nation ne s'évalue pas en kilomètres carrés.

Quand une nation, la France, alors que d'autres s'effondraient à pu, en attendant que l'Angleterre fût prête, tenir le coup pendant plus de deux ans, on

ne doit pas lui marchander l'épithète de « grande ».

On ne doit pas l'escamoter dans les sixièmes dessous.

Et plutôt que de chercher sur une carte la France avec une loupe, je conseille à M. Wells — qui voit grand — de se munir d'un microscope quand il voudra retrouver son tact.

Car son tact est vraiment minuscule !

CAMERA.

9 Décembre 1916.



Marraines jolies, écrivez !

Vous trouverez peut-être des poilus pour critiquer nos services de ravitaillement. Le singe et le pinard ont déjà pu manquer au rendez-vous fixé par notre estomac. Mais notre estomac est accommodant. Il est trop bon garçon. Aussi on abuse de lui. Mais si on néglige notre estomac, on ravaille par exemple notre esprit d'une façon impeccable ! Car il est bien connu que pour que les poilus « tiennent », il faut les soutenir quotidiennement par une lecture reconfortante et vivifiante. Donc place aux journaux ! Et il n'y a pas d'exemple que les journaux aient manqué, fût-ce un seul jour, aux poilus.

Le samedi, jour des hebdomadiers, est très couru. Les « Illustrés » ont beaucoup de succès. Car l'Illustré est par excellence le journal des illettrés et des lettrés. On conçoit facilement qu'il y ait des gens que la littérature quotidienne assomme. Une fois par semaine la lecture d'annonces bien rédigées leur suffit. Et ils ont des images par-dessus le marché.

Il y a toutes sortes d'illustrés, mais l'Illustré-Roi, c'est assurément la *Vie Parisienne*.

Tout officier élégant — ou qui prétend l'être — a sa *Vie Parisienne*.

La Vie Parisienne habille bien!

Mais elle déshabille encore mieux. Aussi fait-elle le maximum!

Et il est juste qu'il en soit ainsi.

N'est-ce pas un peu du charme de Paris qui vient vers nous!

Paris, qui pour nous changer de ses envois périodiques et fades de députés commissaires aux Armées, nous délègue chaque semaine ses plus jolies femmes, les plus piquantes, les plus fines, les plus gracieuses!

Petites femmes qui affrontez si hardiment nos boues et qui, crânement, venez nous trouver dans nos trous, nous vous adorons! Nous vous découpons, nous vous collons, nous vous faisons les honneurs de nos pauvres logis, tristes cagnas que vous égayez de votre joliesse! Petites femmes de la *Vie Parisienne* nous irons jusqu'au bout! Avec vous, grâce à vous!

Hérouard et Léonnec, mes amis, vous êtes des as!

Mais on ne trouve pas dans la *Vie Parisienne* que d'harmonieuses silhouettes. On y trouve aussi des histoires. Et les histoires ne le cèdent en rien aux dessins. J'imagine qu'elles sont chèrement payées aux délicats et raffinés lettrés qui nous les racontent. Car le Directeur de ce journal pour arrêter le flot sans cesse montant des frais généraux a dû recourir à un procédé inattendu et ingénieux : il s'est adjoint des milliers d'autres collaborateurs, mais, et voici l'originalité de la combinaison — il se fait payer — c'est bien son tour! — trois francs la ligne.

A dire vrai nous ne sommes pas mécontents de ces nouveaux venus. Et leurs histoires ne sont pas les moins joyeuses. Seulement, ils traitent tous le même sujet : « Marraine jolie, tendre, jeune — naturellement — est demandée par poilu envahi par Cafard. » Voilà le thème. Chacun brode là-dessus à sa guise, plus ou moins artistement. Et tout le monde

se donne rendez-vous dans une villa hospitalière. Saint Augustin, priez pour moi, car je viens de pécher gravement. J'ai bousculé le pot-de-fleurs!

Des marraines! Laissez-moi rire!

Oh! oui. Je sais bien! Le grand argument. « Et ceux qui ont leur famille de l'autre côté! » Eh bien ceux-là pour qui seuls on a inventé les marraines, ceux-là n'en veulent pas de vos marraines! Ils pensent à bien autre chose, ils n'ont pas envie de rire ceux du Nord! Ils sont tristes, c'est entendu. Mais ça leur plaît à ces gens d'être ainsi! Vous n'allez pas les obliger à être gais, malgré eux, j'imagine! Ah! c'est qu'ils ont pour eux le Souvenir, ceux du Nord! L'Image radieuse qui leur réchauffe le cœur! Ça leur suffit! « Vrai, ils se contentent de peu, ceux du Nord! »

C'est comme ça!

Et les autres? Oui, les autres! Il leur faut donc des marraines?

Eh bien! Et vous, femmes, fiancées, amantes! Vous aussi les mères et les sœurs! Vous qui au charme de votre esprit pouvez joindre le parfum de votre cœur, vous n'êtes donc pas des marraines toutes trouvées?

O vous, marraines jolies, écrivez!

Si vous saviez quelle détresse s'empare de ces hommes que vous croyez forts, quelle tristesse monte de ces ruines, de ces tombes, de ces trous! Si vous saviez combien est lugubre le sifflement du vent la nuit, combien la vie est laide parmi ces champs où se promène, triomphante et insaisissable, la Mort!

Si vous saviez qu'un tout petit bout de lettre de femme chasse toutes ces horreurs!

O vous, marraines jolies, écrivez!

Car, si quelque soir, reposant paisiblement dans nos cagnas ouvertes à tous les vents, nous sommes réveillés brutalement par la grande Intruse, si, sans souci des usages, elle entre à grands fracas par le toit

mesquin, nous pourrons crier fièrement : « Arrière ! Mort Ignoble ! Mort Boche ! Arrière un moment ! Tiens, regarde autour de moi ces femmes qui me soutiennent ! Ce sont les Femmes de France ! Regarde comme elles sont belles ! Elles pleurent ! Regarde, elles sont plus belles encore ! Arrière un moment te dis-je ! Tu me provoques ! Tu veux me faire voir rouge ! Et lâchement tu profitas de ce que le sang coule de mon front sur mes yeux ! Mais déjà mes paupières se ferment ! Je me fous de toi, Mort Boche ! A présent, je ne te vois plus, mais je sens que tu approches ! Arrière, Mort Boche ! Tu vas me prendre ! C'est entendu ! Mais pas avant que j'embrasse encore une fois les Femmes de France ! ...

... Et avant de mourir nous embrasserons vos lettres!...

O vous, Femmes au cœur d'or, Marraines plus jolies que toutes ! Ecrivez...

CAMERA.

10 décembre 1916.



A la française !

— Ah ! Il était temps ! Car ils ne tenaient plus !

— Qui ?

— Les civils.

Te te rappelles, cuistot, que jadis les civils avaient exécuté un savant mouvement de repli sur les bords de la Gironde. Puis, un beau jour, sans avoir recours aux gaz asphyxiants, ils reprirent possession de leurs premières lignes, incognito.

Et à la demande du poilu de Forain, le moral des civils s'installa dans la guerre.



Ça allait très bien. Le cinéma, les jupes courtes, les thés-tricot, les journaux à vingt-huit pages rivalisaient d'entrain. M. Sacha Guitry, lui-même, croyait faire un rêve. C'était la guerre !

Quand tout à coup, catastrophe !

Les Boches sont à Bucarest.

Le civil, pour qui la guerre de mouvement n'a plus de secrets, estime que nous sommes fous, nous, les militaires ! Et lui aussi par contre-coup. Alors tout s'en mêle ! Le charbon est en retard d'une saison, les gâteaux ne donnent plus de saveur à l'existence, les chiens à dix sous sont hors de prix et le papier de soie n'est plus à discréption. Ironie des choses ! C'est au moment où le civil en aurait le plus besoin qu'on lui marchande le papier de soie !

Donc — c'est un fait — le 14 décembre 1916 le civil ne tenait plus.

Ma parole, il commençait à regarder le Poilu d'un drôle d'air.

Car avec le civil, il faut remuer.

La guerre de tranchées n'est pas du tout son affaire. Et il commençait à sourire du poilu qui ne pratique guère que cela depuis deux ans.

Mais ce matin, en ouvrant son journal, le civil était rayonnant !

Car hier, au nord de Douaumont, le Poilu dans les veines duquel bouillonne le sang de notre légendaire pioupiou, a, dans un irrésistible élan, franchi le Mur Infranchissable !

Le héros d'Abel Faivre est parti à l'assaut en tournant la tête vers toi, ô Civil, pour voir si tu ricanais toujours !

Il t'a clamé sa confiance : « On les aura ! »

Et il les a eus ! A la française !

Ce sera ainsi toutes les fois : Le Français triomphera ! A la Française !

Mais, ô Civil, fais lui le plaisir de garder ton sang-froid et ton chapeau melon. Ne te précipite

plus à la rescoussse un engagement spécial à la main.
Ne dérange pas tes habitudes.

Va au cinéma, fume ton cigare, endors-toi en lisant des histoires de brigands.

Mais n'aie pas le cauchemar !

Le Poilu veille sur toi.

Regarde-le ! Lis au fond de ses yeux sa volonté de vaincre. Vois son enthousiasme et sa crânerie.

Allons ! Aie confiance.

« On les aura ! »

Et à la française, encore !

CAMERA.

16 décembre 1916.



Lettre ouverte à M. Adrien Veber

Député giflé

Si je m'étais appelé Adrien Veber et que j'eusse reçu dans le Nord-Sud une paire de gifles d'un capitaine un peu vif — non pas parce que je lui ai marché sur le pied, mais tout honnêtement parce que je lui ai révélé ma qualité de député — je n'aurais pas d'un geste ridicule tendu ma carte à un officier français et ameuté ainsi contre moi toute la « rame » des voyageurs.

Non, je n'aurais pas commis cette deuxième maladresse après la première.

J'aurais gardé tout mon sang-froid et je lui aurais dit à peu près ceci :

« Capitaine, vous venez de me gifler ! »

Ce n'est pas que vous m'en veuillez personnellement, puisque vous ne me connaissez pas. Mais à ce seul mot de « député », vous avez cru voir surgir devant vous les 600 représentants du peuple, toute

une bande de « bavards, de crétins, de vendus ! » Vous vous êtes dit : « Cette fois, je les tiens, tous ces gaillards que je ne peux pas encaisser ! » Capitaine, vous êtes un brave. Le nombre ne vous a pas fait peur. Vous avez giflé la Chambre !

Tous mes compliments.

Je me félicite, Capitaine, de ce qu'une simple bousculade nous ait tourné l'occasion de prendre contact ensemble et de constater que nos pensées sympathisent.

Car je suis le premier à reconnaître que la Chambre jouit plutôt d'une mauvaise presse.

Cette réputation déplorable serait méritée si M. Brizon et quelques autres étaient à eux seuls « toute la Chambre ».

Fort heureusement il n'en est rien.

Il y a des députés qui travaillent, il y a des députés qui comprennent leur Devoir.

Mais ceux-ci sont éelaboussés par cenz-là.

Capitaine, vous m'avez giflé !

Je regrette, en cette circonstance, d'avoir été choisi par vous comme le Délégué officiel de la Chambre.

Mais je ne vous en veux pas !

Toutefois comme mon honneur ne saurait se déclarer ainsi satisfait, je vais de ce pas porter à M. Brizon la carte que j'étais prêt à vous tendre.

Car c'est évidemment lui que vous vouliez châtier.

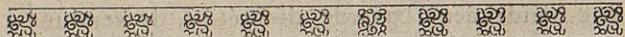
Et comme il est cause que j'ai reçu la gifle qui lui était destinée, il est juste que je lui en demande raison.

Capitaine, enchanté d'avoir fait connaissance !

Voilà, si je m'étais appelé Adrien Veber et que j'eusse reçu une paire de gifles dans le Nord-Sud, ce que j'aurais dit à un Capitaine trop impulsif, mais à qui en toute conscience on ne saurait faire grief de son geste.

CAMERA.

20 décembre 1916.



Noël ! Noël !

Un Noël très parisien — qui rentre à l'instant de sa grande tournée annuelle — m'a mis sous les yeux la liste de ses cadeaux les plus sensationnels. Je transcris :

A M. Marcel Sembat, qui a si peu de poigne : une main de fer d'honneur.

A M. Wilson : un classeur de « notes », à soufflet.

A M. Charles Humbert : des Canons, des Munitions, don de la Marquise de Sévigné. La boîte en satin bleu horizon, garnie de chocolat fourrés. Prix : 35 fr. (franco).

A M. Laurent, Dictateur à l'Eclairage : un lot d'articles « lumineux » de M. Clemenceau.

A chacune des 1.250 péniches qui sont embouillées dans le port de Rouen : un jeu de roues renforcé, bandages Bergougnan pour venir à Paris par la route.

A M. Siegfried, député, qui en veut à mon chien : une muselière.

A M. J.-L. Dumesnil, député, qui lui, est bon pour les animaux : une entrée gratuite au Jardin d'Acclimation.

A M. Adrien Veber, député giflé : une citation à l'ordre du Métro.

A M. Brizon, député agité : un verre en bois.

A M. Gustave Téry : le « Cercle Rouge », reliure riche (traduction française par Anatole France).

A M. G. de la Fouchardière, journaliste sportmen : « L'Art de finir une Course ».

A Guillaume II : une Colombe mieux camouflée.

Au Kronprinz : une permission de durée illimitée pour Berlin (accordée par l'Armée allemande de Verdun en hommage reconnaissant).

A M. Sacha Guitry : une lettre de remerciements autographe de Jean de la Fontaine.

Au Directeur du Grand Guignol : une place dans ma loge à Maurepas.

A M. Herriot : l'adresse d'un imprimeur qui ne lui prenne pas trop cher pour ses cartes de visite.

A M. Claveille : un certificat de capacité délivré par M. Sembat.

A M. Gustave Hervé : une plaquette gravée : « On les aura ! » et une paire de chenets.

A Poulbot : un gosse à qui on a bouffé le nez.

A la Censure politique : un cercueil, tout chêne, offert par les Journalistes.

A M. Lucien Guitry : une pièce de son fils.

Au poilu : un quart de pinard et une paire de snow-boot en carton-cuir.

Au Général Nivelle : une période de beau temps.

A la France : l'Aurore de la Victoire !

CAMERA.

25 décembre 1916.



L'Oracle

Mme de Thèbes est morte.

C'est vous dire qu'il est désormais inutile de me poser cette question indiscrete : « Quand finira la guerre ! »

Jusqu'à présent j'avais tourné la difficulté en renvoyant tous mes clients au rayon spécial de l'Optimisme, tendu en vert Espérance et tenu impertur-

bablement depuis près d'un siècle par l'illustre Pythonisse.

Mais maintenant qu'elle est montée Là-Haut, je lève les bras au Ciel : je fais « camarade » !

Car vous ne supposez pas que je vais me rabattre sur M. Angot, qui a bien du mal à faire la pluie ou le beau temps vingt-quatre heures à l'avance.

Mme de Thèbes, elle, prédisait l'avenir à longue échéance. C'est ce qui faisait sa force !

Vous pensez bien que, en temps de paix, lorsque M. Angot m'annonçait qu'il allait faire beau et que justement, ce jour-là, il tombait dans le pluviomètre un nombre démesuré de millimètres d'eau, je n'oubliais pas facilement la mauvaise plaisanterie qu'il venait de faire à mes chaussures jaunes et à mon chapeau de paille.

Tandis que Mme de Thèbes se fiant à notre mémoire défaillante, consciente aussi du peu d'intérêt de ses prophéties — fleurs d'espoir fanées au bout de quelques jours, — ne se sentait vraiment du talent que pour nous entr'ouvrir la porte mystérieuse d'un Avenir plutôt éloigné.

Bref M. Angot m'a déjà coûté cher.

Je n'ai pas à adresser cet amer reproche à Mme de Thèbes..

Grâces lui soient rendues !

Et puis elle avait de la discrétion. Et du tact. Elle ne nous prenait pas complètement pour des poires. Nous nous faisions en quelque sorte les complices de cette brave femme qui exerçait honorablement son petit métier et qui semblait nous dire : « Oui, je sais bien que vous ne croyez pas un mot de mes boniments. Mais vous êtes tout de même bien gentils de m'écouter. »

Et c'est vrai, nous l'écoutions !

Nous l'écoutions parce qu'elle flattait nos désirs. Nous étions comme cette vieille coquette adorant

entendre dire qu'elle est encore belle, alors qu'elle sait pertinemment que c'est faux.

Nous l'écoutions, nous, guerriers, prédire la fin de la guerre, parce que de toutes nos forces nous voulions aussi la fin de cet interminable carnage. Nous l'écoutions parce que, petits enfants jadis, nous avons cru aux Miracles ! Peut-être que, petits enfants toujours, nous voudrions y croire encore !

Bonne Fée, dormez en paix !

Mais quoi ! Vous vous penchez vers moi ! Vous murmurez quelque chose à mon oreille ! J'entends bien ! C'est vous qui me posez cette question ! Vous, Madame de Thèbes, à moi, simple poilu !

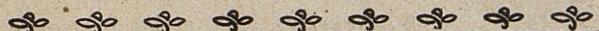
Ah ! Madame, si le Monde vous entendait ! Votre renommée ! Votre gloire !

— Qu'importe, poilu ! Réponds pour que je dorme en paix !

— Oui, bonne Fée ! Chut !... 1917 !

CAMERA.

26 décembre 1916.



Ministres pour rire

Ah ! si M. Marcel Sembat avait pu faire monnaie de son esprit pour acheter du charbon, la crise eût été résolue instantanément !

Le malheur en la circonstance, c'est que M. Marcel Sembat ait été si riche en esprit et M. Bernot si pauvre en charbon.

Une bonne moyenne eût été préférable.

D'abord parce que les Parisiens — qui n'ont rien des anthropophages — pourraient aujourd'hui manger autre chose que de la viande crue. Ensuite parce que

les Travaux Publics exigent que leur Ministre ait de la compétence et non de l'esprit à revendre.

Or chez M. Sembat l'esprit empiète quelque peu sur d'autres qualités plus essentielles, telles que l'ordre, l'organisation et cette intelligence spéciale qu'on appelle la compréhension des affaires.

M. Sembat est un artiste, un dilettante.

Pour monter des bateaux l'humour n'a jamais valu un bon remorqueur. Les péniches de Rouen en savent quelque chose.

Et M. Sembat a eu incontestablement tort, il y a deux ans, de se laisser embarquer dans cette affaire.

Nous étions tout disposés, en temps de paix, à entendre la plaisanterie. Nous nous serions sans doute réjouis de la bonne farce jouée à M. Sembat par quelque ami mal avisé en lui glissant sous le bras, pendant son sommeil, le portefeuille des Travaux Publics.

Depuis Pelletan on n'eût rien fait de mieux pour exciter notre hilarité. Mais, avouons-le, Pelletan a tortillé notre flotte sans élégance.

Je plaisante. Car il faut rire pour ne pas pleurer.

Mais vraiment, en Août 1914, il convenait d'être sérieux et d'abandonner les Jeux et les Ris coutumiers.

Que les Ministres pour rire s'embusquent n'importe où!

Qu'ils ne viennent pas risquer « notre » peau en crânant en première ligne — je veux dire au premier plan!

Il semblait pourtant qu'en créant le grand Ministère de Défense Nationale, on eût voulu balayer les Incompétences — tout au moins provisoirement. Car notre naïveté à des limites.

Il n'en a rien été.

Sous prétexte d'Union Sacrée, on a fait une salade russe qui n'a pas été du goût des vrais Français.

Nous eussions compris qu'un homme sans esprit

et sans talent, haussé par prodige jusqu'au fauteuil ministériel, s'y soit d'abord assis, étourdi, puis cramponné, une fois remis de son émotion. Une pareille aubaine n'arrive pas deux fois dans l'existence.

Or ce n'est pas là le cas de M. Sembat.

Pourquoi donc semblait-il avoir pris pour devise : Jusqu'au bout!

Son obstination nous a un peu surpris.

Nous eussions préféré que M. Sembat, qui a tellement d'esprit, eût tout simplement celui d'abandonner de son propre mouvement un poste pour lequel il n'était nullement qualifié.

Comme c'était simple pourtant!

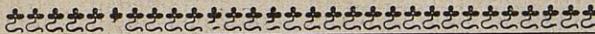
Et, pour dire le mot, comme c'eût été spirituel!

D'autant mieux que nous savons fort bien que M. Sembat saura prendre sa revanche!

Et lorsque plus tard il recueillera le portefeuille de l'Instruction Publique, nous serons les premiers à applaudir à l'heureux choix d'un lettré tel que lui.

CAMERA.

27 Décembre 1916.



Sacha Guitry

Ah! quelle délicieuse soirée!

Je viens d'applaudir Sacha Guitry dans sa nouvelle pièce *Jean de La Fontaine*.

Ce diable d'homme, en m'étourdissant de son esprit, a raccourci de deux heures ma permission de sept jours.

A une époque où on est saturé de visions de guerre, de livres de guerre, d'articles de guerre. — Des canons, des munitions : énorme succès! —, on est heureux de rencontrer sur son chemin M. Sacha Guitry

qui nous présente une bonne pièce — c'est vous dire que ce n'est pas une pièce de guerre — qu'on écoute dans un excellent fauteuil moyennant un bon prix — c'est vous dire que ce n'est pas un prix de guerre.

Comme tout le monde je connais la *Flambée*, le *Marquis de Priola*, la *Dame de chez Maxim*, et mille autres comédies. Mais — vous me croirez si vous voulez — je n'ai jamais vu la *Prise de Berg-op-Zoom*, le *Veilleur de nuit*, le *Scandale de Monte-Carlo*, *Nono*, la *Pèlerine écossaise*, *Faisons un rêve*:

Non. J'ai vu tout simplement, dans ses pièces, M. Sacha Guitry.

Le titre, je m'en moque.

J'ai bien essayé de me rappeler ses œuvres d'après la couleur des pyjamas. Car le pyjama est l'habit de soirée de M. Sacha Guitry. Et toute pièce de lui en comporte moins d'une douzaine. Mais j'ai dû renoncer à ce mode de classement original. Je n'ai pas la mémoire des couleurs. Et j'ai été ébloui par leur fulgurant bariolage.

M. Sacha Guitry s'est aperçu de mon embarras. Il a eu pitié de moi. Et il en a profité pour me faire une bonne blague.

Son *Jean de La Fontaine* est une pièce sans pyjama!

Il a sorti l'habit tout fripé de notre doux Fablier, il lui a donné un bon coup de brosse et il l'a endossé.

Ainsi déguisé il s'est dit : « Cette fois il ne me reconnaîtra pas ! »

M. Sacha Guitry ne sait pas jouer à ce jeu-là. Il ne saura qu'à condition d'être muet. Et encore! il faudra lui couper les bras. Car son geste le trahit. Il met de l'esprit même dans ses façons de bailler! Alors on le reconnaît tout de suite.

Bref, M. Sacha Guitry m'a eu sans m'avoir. Car je me souviendrai de *Jean de La Fontaine*. N'a-t-il pas à l'agrément coutumier de son esprit

ajouté aujourd'hui le piment de l'Imprévu et de l'Inédit!

Pour le ravissement de nos yeux de jolies femmes costumées à la mode de jadis, évoluent dans un cadre très XVII^e siècle.

Et d'un seul coup il nous rajeunit de deux cent cinquante ans! Quelques spectatrices fatiguées n'espéraient pas tant de sa délicatesse.

Ah! la belle époque où il n'était pas encore question des autos blindées! Un coche tiré par six forts chevaux te suffisait. ô bon La Fontaine, tout à la fois pour venir de Château-Thierry et pour faire une fable!

Pendant deux heures nous nous sommes évadés loin de la guerre, bercés par la musique de tes mots. Et Lulli s'est aussi mis de la partie.

Si Chantecler avait eu à côté de lui un Rossignol comme Mlle Yvonne Printemps, il aurait au moins eu une bonne raison de cesser de chanter lui-même! Cette jeune femme, c'est toute la grâce de Paris.

Et Mme Charlotte Lysés, fine, élégante, douloureuse, vit incomparablement son rôle.

Je ne serais pas surpris que, pour ma prochaine permission, M. Sacha Guitry, qui a sur le cœur d'avoir manqué une blague soigneusement préparée, voulut m'en faire une autre meilleure encore en se présentant à moi toujours costumé en Fablier.

Celle-là ratera aussi.

Car d'ores et déjà je sais bien que *Jean de La Fontaine* tiendra — l'affiche — jusqu'au bout!

CAMERA.

30 Décembre 1916.

Fin des Chroniques.

HISTOIRES DE CAMIONS

Cauchemar

Dans la section, ils étaient partis dix camions, de grand matin, vers le front, un sous-officier chef de convoi en tête.

Neuf sont revenus, vingt heures après. Mais le dixième n'est pas rentré. Où est-il? — Personne ne le sait. — Qui l'a vu???

.... Le Service Automobile téléphone, note de Service — au groupement 100 : « Vous avez un camion en panne au canton 13, il gêne la circulation... Faites enlever! »

Le message est inscrit; il est transmis en trombe, par la moto.

Le Fourrier, tranquille, copiait une note de service pour envoyer au Quartier Général, la limousine de l'Etat-Major.

Mais il reçoit à ce moment le nouvel ordre.

D'un bond, hors du bureau, il se précipite : « Allez me chercher la 608!!! Elle empoisonne!! toujours la même! — sans blague! — à qui de marcher là-dedans?... le plein est-il fait? Vous êtes disponible! le seuil! Bon, ça va!... un repas froid! — le dépanneur? Vos casques? Vos masques? Voilà les ordres. »

Le camion part.

Le Fourrier s'engouffre, enfin, dans son Bureau, près du bon poêle à pétrole, acheté d'occasion — cela va sans dire — et de sa poche aussi. Il s'acharne consciencieusement à la préparation minutieuse des états « Néant » nécessaires à la prochaine quinzaine.

Les heures passent et froissent de leurs ailes les rapports et les ordres migrateurs. La nuit vient; la neige tombe.

Dans son petit lit de campagne, le fourrier douillet

glisse et s'endort — Comme il fait bon, là-dedans, les pieds au chaud! sans bombes!!

Mais son sommeil est énervé.

Les deux camions, dont l'un roule, en grinçant, à la recherche de l'autre qui ne roule plus, rôdent autour de la table à écrire; ils franchissent les encriers; ils broient les itinéraires tracés d'une plume indifférente et choisie... ils dérapent au long du bon lit tiède. La 608 surtout, au train de huit jours de prison à l'heure, escalade à la manière d'un Tank, l'estomac du dormeur, lui étreint le foie, en fait jaillir la bile...

C'est sa veine, au Fourrier : quand les ordres le laissent enfin tranquille, les fantômes des camions, accrochés là-haut dans les méandres qu'organise le Service Automobile, l'empoignent et le secouent.

Est-ce le cauchemar? ou le cafard?? Il a mal à la tête! Le bruit des chaînes fourmille dans ses oreilles : « Ah! ah! gémit-il en se retournant, retendre les chaînes de la 608. » — Ses doigts le font souffrir : « Carburateur à voir... tuyauterie déréglée. ». Et ses yeux crispés cherchent une fourchette d'embrayage, disparue en vitesse, dans on ne sait quel coup de main vigoureux.

Par excès de malheur, le camion dépanneur rejoint la 608 empennée, laquelle, autour du lit, trépigne en ronchonnant : « Ah! te v'là, toi! c'est la guerre! c'est la guerre!! — T'en mets du temps!!! v'là les marmites à présent, et j'ai même pas bouffé! — Où c'est qu'on est. — Où c'est qu'on va? — C'est-y ça un itinéraire! Oh! les papelards!

— Foutez-moi le camp! hurle un gendarme qui fait des moulinets avec un petit bâton tout petit, au bout de son bras badigeonné en vert et bleu. »

Le Fourrier courbaturé passe, en éventail, une main moite sur son crâne trempé de sueur... Il balbutie : « Maricourt, côte 105... Marcelcave.., P.G. 12... en voulez-vous .. des rondins? » Les deux camions,

cette fois se ruent sur lui. Dieu! C'en est fait... mais la crise atteint l'intensité maxima d'anémiant effroi quand, par surcroît, il entend, le malheureux! dans ce tumulte, des coups de trompe précipités... La moto porteuse d'ordres encore une fois est à sa porte.

Pauvre Fourrier, qu'y a-t-il donc?

Brusquement le messager pénètre dans le Bureau et s'arrête, une seconde, ébahi : le Fourrier couché, les deux bras en l'air, martelait à haute voix : On les aura! on les aura!

— Ah ben, mon cochon, si on les a comme ça! reprend le moto, en lui tapant sur les pieds. Ohé! ohé! c'est pas tout ça. Vlà des ordres. Qué qu' t'as foutu hier soir? »

Effaré et pâtre, le Fourrier décachète l'enveloppe. Consternation!...

Dans sa hâte, il avait envoyé, en guise de limousine, le camion dépanneur au Quartier Général!!!

JOSEPH DE LA PANNE.

NOUVELLES

En avant du moulin de Maricourt

A deux kilomètres environ de Maricourt, entre ce bourg et le village de Vaux s'élève au bord de la Somme, le moulin de Maricourt, non pas une de ces constructions rustiques et pittoresques, au toit pointu et aux larges ailes tournant au gré des vents, mais une de ces grandes bâties sans style ni cachet, tenant à la fois de l'usine, de la prison, de l'hôpital ou de la caserne, avec ses lignes droites, ses fenêtres et ses portes régulières et symétriques, sa teinte uniforme gris sale; un édifice moderne à trois étages, avec des turbines, des machines hydrauliques et un vaste grenier.

— 30 —

Or, avant notre offensive de juillet 1916, les lignes de nos tranchées couraient en avant de la rivière presque jusqu'au village de Cury occupé par l'ennemi et gagnaient de là l'autre rive de la Somme: la région d'Herbécourt, de Bécquincourt et du bois du Chapitre.

Le secteur du moulin était gardé par un de nos plus beaux régiments du midi, un de ces corps recruté dans la vallée du Rhône, pays bénit entre tous où Dieu se plut à réunir dans un cadre unique et sous un soleil de feu, les plantes et les fleurs exquises, les fruits savoureux, les hommes à l'âme ardente, au cœur chaud, à l'imagination vive et débordante.

Le secteur, à ce moment était tranquille; l'activité des armées française et allemande semblait concentrée tout entière sur Verdun; aussi les hommes, oublious de la guerre, ne songeaient qu'à leur chère Provence, faisant une comparaison entre la vallée du Rhône et celle de la Somme, comparaison d'ailleurs peu flatteuse pour cette dernière et qui se terminait généralement par une phrase dans ce goût :

« Coquin de pays! »

« Pays de crapauds, pas moins, on y est toujours dans l'eau ».

« Il y a le mildiou chez nous, ça c'est un malheur! »

Et tout cela en roulant les R, en nasillant, en chantonnant avec cet accent qui fait perdre leur sérieux et leur caractère aux blasphèmes les plus monstrueux.

Pourtant l'Etat-major veillait et estimait sagement ne prendre jamais assez de précautions avec un ennemi comme celui que nous combattions; tous les jours un jeune lieutenant venait visiter les tranchées et s'entretenait avec le colonel.

Le terrain avait été reconnu et étudié par les officiers du régiment, inspecté par des généraux de brigade, de division, de corps d'armée; mais souvent, moins un homme à de galons sur les manches, plus il cherche à justifier son importance, ou du moins

— 31 —

celle qu'il se donne. D'un air détaché, un soir, le jeune lieutenant dit :

« Comment se fait-il, mon colonel, que vous n'ayez jamais songé à utiliser ce moulin ? C'est étonnant ! »

Le vieil officier se mordit les lèvres de dépit. A lui blanchi dans le métier, à lui qui n'avait pas un instant quitté le front depuis le début de la campagne, ce réserviste marchand de dentelles ou d'étoffes dans quelque ville de province, se permettait de formuler une critique. C'était violent !

Mais connaissant parfaitement son métier et sans perdre de temps, le colonel répliqua aussitôt :

« Je suis en train justement d'y installer un poste d'observation.

— Croyez-vous qu'il soit bien utile ?

— Parbleu ! puisque je le fais. »

Il sentait le rouge de la colère lui monter au visage devant l'insistance de l'autre; mais un lieutenant d'Etat-Major vivant dans l'intimité du général a tellement d'influence !

Bien que d'une utilité relative la chose au fond n'était pas sotte. Situé dans une des nombreuses boucles de la rivière, entouré d'eau de tous côtés, le moulin avait un grenier d'où l'on pouvait surveiller toute la ligne des hauteurs occupées par l'ennemi : la Ferme Rouge en face Maricourt, la route de Cléry, la lisière du Bois de Morlancourt et le canal de la Somme.

C'était même miracle qu'il fût encore debout !

Sans tarder le colonel fit appeler le capitaine commandant cette partie du secteur :

« Il faut placer là-haut un observateur, tachez de me trouver quelqu'un de dégourdi, un homme intelligent et qui sache regarder... vous devez bien avoir ça dans votre compagnie.

— Certainement mon colonel.

— Eh bien, c'est parfait. »

Et satisfait, content d'en avoir « bouché un coin » au petit lieutenant de réserve de l'Etat-Major, il se retira en tapotant ses bottes du bout de sa cravache et en sifflant un vieux refrain militaire.

Le capitaine resta un instant perplexe : un homme intelligent ! Il avait été caporal, puis sergent; la guerre l'avait surpris adjudant et il prétendait connaître bien le troupe. Un homme intelligent !

Un homme, c'est un homme, bonsoir !

Il y a les rossards, qui ne font rien, les « Mossieu » qui ne valent pas mieux, puis les autres.

Mais pour l'intelligence !... Après tout, l'essentiel était de mettre un observateur là-haut.

Un homme passait... il l'interpella :

« Hep ! là-bas ! »

— « Mon capitaine » répondit le soldat.

— Ton nom ?

— Bernard.

— Bernard !... et que fais-tu dans le civil ?

— Gardien de phare, mon capitaine ».

Un sourire étonné illuminait sa face réjouie dans laquelle pétillaient des yeux pleins de malice.

L'officier, perplexe, le considérait des pieds à la tête et songeait en lui-même : « gardien de phare ! c'est une affaire ! Ça doit-être habitué à observer. »

Puis, avec un haussement d'épaules comme pour signifier qu'après tout il ne pouvait trouver mieux, il ajouta :

« Tu dois être intelligent ?

— Dame... un peu... je crois

— Tu l'es, cela suffit... suis moi. »

Tout de suite il emmena l'homme, entra dans le moulin avec l'intention de monter au grenier... mais arrivé au pied de l'escalier, un grand diable d'escalier en colimaçon, qui tournait, tournait et rentrait toujours sur lui-même, il s'arrêta. D'un coup d'œil il embrassa la hauteur de ce grenier au-dessus du sol, estima les marches d'au moins vingt-cinq centimètres

et craignant une trop grande fatigue enjoignit à Bernard de monter, lui passa la consigne et lui promit même un quart de vin supplémentaire s'il ouvrait l'œil et le bon. Puis il s'en alla, frottant ses mains, et pensant: « J'ai trouvé mon homme ».

Bernard monta. Dans le grenier énorme, pas de fenêtre! Seules laissant filtrer le jour d'étroites fentes, semblables aux meurtrières des anciens châteaux-forts. Tant bien que mal le soldat s'installa et commença sa faction.

La journée passa, puis celle du lendemain. Calmes, placides, peu remuants, les Boches d'en face ne se montraient pas, se souciant fort peu d'attirer des coups de fusil sur leurs tranchées.

Vers le soir du second pour le colonel vint voir le capitaine.

« Eh bien, capitaine! Et votre observateur?

— Il est là-haut, mon colonel.

— Haha!... faites-le donc descendre un peu. »

Aussitôt qu'il aperçut Bernard il eut une exclamation satisfaite.

« Haha! mon gaillard... que faites-vous?

— J'observe, mon colonel.

— Et qu'observez-vous?

— Les Boches.

— Bien... et que font-ils?

— Rien, mon colonel. »

On aurait injurié le vieil officier qu'il n'eût pas eu un mouvement de colère plus violent qu'en entendant ce « rien ».

« Comment, rien! Vous n'avez donc pas regardé?

— Si fait, mon colonel, mais je n'ai rien vu. »

L'officier fixa Bernard un instant dans le blanc des yeux, comme pour scruter le fond de sa pensée, puis s'en alla rageur, mécontent, en mâchonnant; « Etonnant! Etonnant! »

Le jour suivant à la même heure le colonel revint comme la veille fit appeler notre homme:

« Eh bien vous avez vu quelque chose aujourd'hui? »

— Non, mon colonel. »

Cette fois le colonel ne put se contenir, il éclata.

« Est-ce que vous vous foutez de moi? »

— Mais...

Taisez-vous! » et se tournant vers le capitaine: « Je vous avais pourtant dit de me placer là-haut un homme intelligent... c'est inconcevable... rien voir... rien voir depuis trois jours... comme s'il pouvait ne rien se passer en trois jours. » Et en lui-même, il songeait au petit lieutenant d'État-major auprès duquel il tenait à justifier sa prévoyance et l'excellence de son choix pour l'établissement d'un poste d'observation; il songeait que cet imbécile de soldat, qui ne voyait rien, ne faisait pas son métier, il fallait qu'il regardât mieux, qu'il vit à tout prix.

A cette idée, il se montait toujours davantage, sa figure rude et autoritaire s'empourprait de colère... enfin se tournant vers Bernard immobile au garde à vous depuis le début de la scène. « Vous » fit-il menaçant, « attention... c'est tout ce que j'ai à vous dire... » et il disparut gesticulant et parlant fort.

« Coquine de Diou, dit Bernard une fois remonté dans son grenier, cet animal va me faire arriver des histoires, il est capable de me faire passer en conseil de guerre, pas moins... je ne peux pourtant pas voir ce qu'il n'y a pas. »

**

Le lendemain, dans la journée, le lieutenant du pauvre diable, mis au courant de l'incident monta à l'observatoire pour stimuler un peu son zèle. En le voyant Bernard eut un geste de découragement:

Encore un, pensa-t-il, « qui va se mettre de la partie » et sans songer à plus il l'appela.

« Eh mon lieutenant !

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai vu quelque chose.

— Vraiment ! quoi ?

— Des Boches... là en face.

— Ah ! c'est bien ça ! » repartit l'officier heureux, je vais en rendre compte au capitaine, et sans approfondir plus la question il s'en alla.

Tandis qu'il redescendait Bernard, soulagé, pensait : « Comme cela, ils me laisseront tranquille une paire de jours... pour le moins ! »

En bas, le capitaine écoutait le rapport du lieutenant, et, satisfait, concluait : « Je m'y connais en hommes, j'ai eu l'œil... il est intelligent le bougre... d'ailleurs il est gardien de phare ! » Puis ajoutait aussitôt : « Je vais voir le colonel. »

Quelques minutes plus tard, colonel, capitaine et lieutenant étaient réunis et faisaient appeler Bernard...

Le colonel prit aussitôt la parole.

« Haha ! mon gaillard, vous vous êtes décidé enfin à faire votre service. Eh bien ?

— Dites au colonel ce que vous avez vu », intervint le capitaine.

Ce qu'il avait vu ! L'affaire prenait de l'ampleur. Pourtant il n'y avait plus à hésiter. Il fallait répondre à tout prix.

« J'ai vu des soldats allemands !

« Des soldats... des soldats... combien, où, quand, que faisaient-ils ? ... allons répondre !

— Mon colonel... ils étaient plusieurs.

— Haha, plusieurs... dix... douze peut-être ?

— Oui, mon colonel. »

Le malheureux était inquiet malgré tout de la précision que réclamait le colonel et il s'accrochait comme à une planche de salut au chiffre indiqué par l'officier lui-même. Dix, douze, oui, s'il le voulait. Mais l'autre impitoyable continuait.

— « Que faisaient-ils ?

— Ce qu'il faisaient... ils allaient et venaient.

Haha, ils allaient et venaient... très intéressant, prenez bien note, capitaine... ils allaient et venaient... oui... je m'en doutais... très intéressant. Désidément capitaine vous avez raison. Cet homme est moins bête qu'il en a l'air.

Allons, c'est bien... continuez à faire votre service ! »

Et il entraîna les deux autres officiers à l'écart.

Bernard délivré, l'entendait maintenant expliquer :

« C'est très clair. Des Allemands vont et viennent. Donc, ils transportent quelque chose d'un point à un autre... Quoi ? Des matériaux, évidemment. S'ils transportent des matériaux, c'est qu'il font des travaux pour renforcer leur lignes... Dans quel but ? En vue d'une attaque. Il n'y a pas besoin d'être lieutenant d'État-major pour comprendre cela et pour se rendre compte de l'utilité de mon observation.

Je vais téléphoner à l'artillerie. Mais auparavant il faut que je fasse préciser un point à cette homme. »

Et se tournant vers Bernard.

« Voyons mon ami, où étaient ces Allemands qui allaient et venaient ? Expliquez-moi.

— Vous ne pouvez pas m'expliquer... oui... c'est ennuyeux.

Je vais monter, vous me montrerez, c'est très ennuyeux.

... Au fait, allez-y donc, capitaine. Vous me rendrez compte.

— J'aimerais mieux, mon colonel...

— Oui ! il faut toujours que je fasse tout par moi-même. Eh bien je monterai... Mais vraiment cet escalier en colimaçon donnerait le vertige à un gymnaste !

Lentement, péniblement, s'arrêtant pour repren-

dre haleine, le colonel monte l'escalier de fer. Une fois en haut il s'arrête ; il épingle longuement son front avec son mouchoir et les yeux papillotants, s'adressant à Bernard :

« Allons, montrez-moi l'endroit. »

Bernard le conduit vers son observatoire.

Le colonel s'approche du crâne. Il se baisse à demi et colle son œil contre la fente. Le soleil l'aveugle ! Il se redresse aussitôt en étouffant un « nom de Dieu » formidable.

Aveuglé par le soleil en regardant vers l'Est à six heures du soir !!!

**

Bernard, à qui l'escalier en colimaçon avait tourné la tête, cherchait depuis trois jours les Boches à l'ouest... du côté des Français !

B. ANDRÉ.



Lettres Françaises

Louise à Philippe

Mon cher Philippe,

Tes lettres sont exquises. Tu es toujours le petit frère aimé. Tu me combles des tendresses qui, avant la guerre, nous laissaient croire que la vie tout entière pouvait être heureuse.

Jamais, depuis ton départ, depuis les longs silences des premiers mois de la campagne, je n'ai tant éprouvé le besoin de t'écrire. Tu ne manques jamais un jour, c'est vrai, de m'envoyer tes bonnes

pensées. Nous sommes seuls au monde, disions-nous naguère. Pourtant ! nous voyons trop clairement aujourd'hui que nous ne sommes pas seuls dans ce monde.

Ecoute ! tu vas me trouver hardie, trop osée peut-être — tant pis. J'ai une idée.

Depuis deux ans, cette affreuse guerre dure, interminable. Nous souffrons tous. On ne se désole pas, non ! tu sais bien que chez nous, nos mots sont vrais, puisque notre pensée est sincère. Tes lettres, les miennes, oh ! je les ai relues — disent avec fermeté notre confiance et notre volonté, nos raisons d'espérer et d'agir pour réaliser l'espoir, l'idéal peut-être dont nos parents nous avaient imprégnés. Tu t'en es admirablement souvenu, mon Philippe que j'embrasse de grand cœur. Cette Croix de guerre ! si ! si ! — ne fais donc pas « camarade » avec tes grands bras ! — tu l'as sérieusement gagnée..... Alors, mon idée ? oui, c'est ça... où je veux en venir ? Laisse-toi rire, mon grand ! Vous autres, au front, vous demandez... vous obtenez même, coquins ! des marraines. Toi, je vais te gronder, frérot, où est la tienne ? ça ne me regarde pas ? oh ! je connais ta réponse. Eh bien je connais aussi, moi, des marraines-nées qui consentiraient on ne peut mieux d'accepter un parrain.

C'est à hausser les épaules, de lire dans les journaux, d'entendre rabâcher « l'arrière tient bon ». Allons ! Allons ! Philippe, soyons francs, pas vrai ? comme toujours : l'arrière, vois-tu a besoin de parrains de l'avant s'il est vrai qu'au front des filleuls sentent la nécessité des marraines.

Ecoute ! tu as trente ans... sont-ils sonnés déjà ! Comme le temps passe, quand même. Enfin ! leur son clair arrive à mes oreilles et, vers eux je mène des deux mains mes vingt ans, petit frère. Tu m'as fait tant de bien, à moi, tu m'as si bien montré toi-même, le chemin, mon bon Samaritain, que je veux

te demander d'en répandre encore, oui ! ne fais pas ta mine effarée. Il s'agit de Madeleine.

Son père et son frère, avec qui elle vivait, sont partis tous les deux, dès le début, eux aussi. Ils y sont restés — comme tant d'autres. A ta dernière permission, nous nous sommes revus : comme elle était courageuse ! Elle travaille, elle a trouvé quelque chose. Il le faut bien. Sa résignation est de nature, tu le disais toi-même, particulièrement élevée. Mais c'est un être humain, Philippe ! Elle souffre, elle se languit. Je le sens. Elle a tout donné. Ses deux morts la soutiennent encore. Elle est brave.

Veux-tu que nous la soutenions tous les deux, chacun par un bras, comme ce soir de juillet que nous l'accompagnions jusque chez elle, et qu'elle se redressait en écoutant ton récit, qu'elle avait exigé, de ta citation à l'ordre de la division !

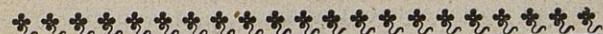
J'y suis... tu y es : nous sommes arrivés. Je te remets mon idée : tu t'en charges.

Je voudrais que tu sois le Parrain de Madeleine. C'est une femme, une jeune fille. Elle a vingt ans, comme ta sœur. Elle est sacrifiée dans le grand holocauste. Elle est malheureuse, je l'aime et nous nous comprenons. Elle consentirait à t'écrire, cela va sans dire : veux-tu que je la prie d'être ta Marraine !

C'est une supercherie nécessaire. Tu lui répondras, j'ai confiance, et ta force raffermira sa vaillance.

Tu nous gardes, mon Philippe, face aux Boches : sois fort en gardant aussi par ta foi dans le devoir et dans notre France que nous chérissons, les âmes pures qui l'anoblissent : tu feras du bien, mon frérot. Ta sœur.

LOUISE.



HISTOIRES DE CAMIONS

La Pompe à « bourrer le crâne »

On a narré l'histoire fantastique du fil à couper le beurre et qu'apprennent en souriant aux garçons laitiers les apprenties crèmierres.

On a conté... que n'a-t-on pas conté ! peut-être, Alphonse Allais, tes mânes, debout, elles aussi ont-elles fait passer sur quelques cerveaux leur hilare frisson ces jours-ci — sans pitié pour la gendarmerie.

Il y a la pompe à pneus qui cause bien des ennuis, étant fabriquée tout spécialement pour y remédier.

Il y a aussi la pompe à bourrer le crâne ! Et vous supposez sans doute, que c'est une grosse farce de Mardi-Gras ?

Nenni. — Ce n'était pas Mardi-Gras du tout ce matin de septembre où Delsa s'employa merveilleusement à nous offrir — à nous tous un superbe chevreuil — à lui et à moi, la tête savoureuse d'un gendarme en faction.

Ce matin-là, nous étions partis tous deux dans sa « Zèbre. »

Il filait au ravitaillement, car il nous avait promis, étant chef popotier et fin chasseur, un civet de lièvre pour le soir.

Nous entrons dans la forêt. Arrêtés à la croisée des routes, nous voilà en quête, lui, devant, son fusil à la main : je le suivais. Il m'arrête d'un signe. Chut ! Il épaulé, le coup part : « Ben, mon vieux, c'est un vrai coup, ça vaut la peine ! En effet, il avait tué un chevreuil. Un chevreuil ? Tout arrive. On ne va pas le laisser là, hein ? Allons, ouste ! à la popote et rontement, en quatrième. Nous tirons à nous deux la bête qu'on hisse dans la voiture, tant bien que mal.

— Mais comment rentrer avec ça, sans permis! Les routes sont gardées! et la chasse est interdite aux militaires, si la « battue des bêtes nuisibles » est pour les civils un devoir de leur état.

Hum! c'est risqué!

Eh oui, mon vieux, dit Delsa sans broncher — c'est la guerre — le cerf passera devant la garde, rassure-toi.

Nous voilà partis, pipes allumées. On se retournait de temps en temps, nous deux; on risquait un coup d'œil sur la belle bête pentelante encore, et brinqueballée à l'arrière. Quelle équipée fameuse! Ah non! La maréchaussée ne l'aura pas, et Delsa sifflotait : « Toréador, Toréador »..... Bientôt un poste de police est en vue et l'approche du gendarme de garde met, sans hésitations et à peine quelques murmures, la voiture au point mort, à cent mètres de l'honnête factionnaire:.. « Qu'y a-t-il? — Nous sommes crevés! susurra Delsa. — Crevés! pas possible! oui, mais pas foutus, mon vieux? — Descends, mais descends vite, nom d'un chien. — Où ça? — Mais va donc, va!... demande, tiens, demande au gendarme-là s'il n'y aurait pas une pompe à pneus dans le patelin qu'il surveille si gentiment. Vas-y, mais dépêche-toi, j'ai oublié la mienne.

Le gendarme, et moi engageons aussitôt une conversation subséquente et notable : « Voyez-vous notre voiture, gendarme, là, à une centaine de mètres du poste, nous sommes crevés et pas de pompe... » Heu! il hoche la tête, une bonne figure de vigne-vierge d'automne : « C'est embêtant, quand c'est qu'on est sur ces bécanes-là, c'est comme sur la mienne, quand j'ai pas ma pompe, alors.

Gendarme! pourriez-vous, s'il-vous-plaît, m'indiquer où je pourrais, dans le pays...

— D'où c'est qu'vous voulez que j'veus en trouve!
— Dame! des fois, dans les maisons! — Ah! les mai-

sons, il y a pu personne, le bistro, y ont réquisitionné tout et tout... à moins que... tenez, allez donc, voyez vous! à la plaque en cuivre, c'est le médecin. — Où c'est? — Plaît-il? — La maison où est-elle? — Voyez-vous une porte blanche avec une grille devant... — Oui, au fond, là-bas? — Mais non, j'veus dis, avec un portail et des fleurs à côté... tenez, où la femme passe... et puis tenez, j'veus vous faire deux pas de conduite, malgré que tout de même faut que j'sois là. Voyez-vous pas qu'y en ait qui s'amènent pendant ce temps-là, ça en ferait un plat pour ma maison. — Oh! Rassurez-vous, on ne s'éloigne pas, on est tout près. — On va faire vite, j'veus avec vous, allons! »

Mais dix mètres n'étaient pas faits que la « Zèbre », impatiente à son affût, avait l'ondi sur sa victime; en trombe elle rugit et glissa souple tout contre le gendarme bouleversé et violet. Les bras en l'air, les doigts écartés signalaient l'arrêt complet du train, ordonnaient l'exécution du règlement et puis ils s'abaissèrent, amollis et sympathiques, car Delsa en passant, l'animal, me criait : « Ça va! ça va! j'l'ai r'trouvée! j'l'ai r'trouvée! amène-toi! »

Vingt mètres plus loin, avec son chevreuil et la « Zèbre » il stoppait pour m'embarquer au gaiop. Et soulagé, le brave et très obligeant gendarme nous saluait en souriant : il avait reconnu l'ami du chercheur de pompes!...

Et Delsa, en quatrième, rentrait à la popote, bien pourvu et le garde-manger gonflé par la pompe à « bourrer le crâne ».

JOSEPH DE LA PANNE.



NOUVELLES

La nuit de Vertus

Les Prussiens qui, il y a huit jours, ont passé là, arrogants, pleins d'orgueil et criant : « Nach Paris » repassent maintenant en hordes tumultueuses, fuyards, pillards, assassins et incendiaires quand même.

La Victoire qui devait leur donner l'empire du monde a déserté leurs drapeaux, et tel l'enfant prodigue rentrant au foyer, s'est fixée à nouveau sur nos trois couleurs.

Aux bords immortels de la Marne, la France a vaincu la Germanie. Les Champs Catalauniques ont pour la deuxième fois marqué l'arrêt de l'invasion.

•••

Sur la route qui mène de Fère-Champenoise à Vertus chevauche un peloton de dragons. Il sert d'avant garde à une division de l'armée victorieuse.

D'abord deux hommes qui galopent sur le bas côté, puis l'officier et quelques cavaliers, plus loin enfin le gros du peloton sous la conduite du maréchal des Logis.

Les chevaux sont maigres, efflanqués, couverts de sueur et d'écume, les hommes harassés, poussiéreux. Et pourtant on sent que cette troupe est « allante », pleine d'enthousiasme, prête encore au combat et décidée à vaincre!

Elle arrive à Vertus à l'heure où la nuit tombe. Sur l'ordre de l'officier, elle s'arrête.

Le peloton se rassemble, les dragons mettent pied à terre et s'apprêtent à passer la nuit. Ils vont pouvoir se reposer : des hussards sont dans le pays depuis une heure déjà ; le service de garde est assuré.

Dans une grande ferme, on loge les chevaux. On les dessangle légèrement, mais on ne les desselle pas.

On ne les débride même pas. Les pauvres bêtes vivent ainsi depuis le début de la campagne.

Les hommes songent à leur repas. De provisions ? Point ! Les vivres dé réservé ? Mangés depuis long-temps. Aussi, comme de coutume, la recherche, ou pour mieux dire, la chasse aux denrées comestibles commence.

Le gibier est rare, mais les dragons sont habiles ! Pourtant, depuis hier, les ordres sont sévères : défense absolue de piller. Tout pillard sera fusillé.

Le fait même de pénétrer dans une maison est dangereux.

Cela, le dragon Bertrand le sait. Il s'en moque d'ailleurs comme de sa première chemise. Pour être fusillé il faut d'abord être pris. Et lui, braconnier de métier, condamné déjà par deux conseils de guerre — en temps de paix — pour coups et blessures, au demeurant le meilleur homme du monde, pense bien être assez malin pour se servir sans être vu. Mais il y a des camarades auxquels il songe. Ceux-là ne sont pas tous « affranchis » comme lui. Ce sont des timides, des timorée, en somme des honnêtes gens, des imbéciles ! Il les plaint, mais veut leur rendre service.

Le lieutenant passe. Bertrand s'avance vers lui.

« Mon lieutenant, il y a le motocycliste du général qui vous cherche.

— Pourquoi ?

— Le général fait dire que, comme on n'a pas de ravitaillement, on prenne ce qu'on trouve dans les maisons abandonnées.

— Ah bon ! dis-le à tes camarades.

L'officier s'éloigne.

« Et voilà ! » ricane Bertrand.

**

Dans la cave d'une maison abandonnée trois hommes sont en train de fureter.

« Eh bien, Jean ?

— Rien.

— Cochon de patelin... ah ! voilà quelque chose.

— Quoi ? demandent aussitôt les deux autres.
— Un siphon d'eau de selz.
— Va te faire pendre avec ton siphon !
Les pauvres diables ont l'air tout décontenancés. Rien à manger, rien à boire. Triste affaire ! Il n'y a qu'à remonter et aller voir ailleurs !
— « Nom de Dieu ! » jure celui que ses camarades avaient appelé Jean ! C'est la première fois que dans un patelin on ne trouve rien à bêqueter ! Et ce disant il frappe d'un pied rageur sur le sol. « Nom de Dieu ! »

Mais cette fois ce n'est pas le cri de regret, de rage déconfite qu'il a proféré un instant auparavant ; c'est un cri d'étonnement et de colère. Sous son pied, le sol avait cédé.

« Qu'est-ce qu'il t'arrive ? »

— Une trappe... attends j'en sors ! » Et Jean en effet retrouve la terre ferme... « Eh mais ! C'est une affaire ! Viens voir. »

Rapidement il enlève les planches moisies.

Au fond d'une cavité des bouteilles paraissent. De vénérables bouteilles tout habillées de poussière et de toiles d'araignées, bouteilles de toutes provenances ; fines et élégantes bordelaises, massives bourguignonnes pleines de promesses capiteuses, champenoises même, au bouchon en hernie, solidement arrimé.

« C'est une affaire ! » répète Jean.

Et lentement, avec respect, les dragons sortent une à une les bouteilles de leur cachette.

« Maintenant il faut du solide :

— T'en fais pas, Ternisien a trouvé. »

Ternisien le cuistot, en effet, écorchait un superbe lapin.

— « Bravo, cuistot, as-tu ce qu'il faut pour le faire cuire ?

— J'ai du feu.

— Et puis ?

— De l'eau.

— C'est tout ?

— Oui.

— Alors ?

— « Lapin sauce Rimailho » annonce gravement le cuisinier et aussitôt il ajoute enjoué : « Vous prenez un lapin de quatre livres, le coupez en morceaux. Mettez dans un peu d'eau au fond d'une gamelle, ni sel, ni poivre, laissez bouillir une heure sur feu de bois, servez chaud ! Les civils n'en bouffent pas de pareils ».

Le lapin fut mangé et trouvé excellent. Les bouteilles furent vidées... jusqu'au bout et trouvées trop petites.

Ce fut belle et franche ripaille !

Or vers dix heures les dragons ayant trouvé un grenier et de la paille fraîche, s'endorment les armes à portée de la main. Dans la cour, un bruit insolite se fait entendre.

Un des dormeurs s'éveille.

Qu'est-ce au juste ? Une sorte de grognement, un bruit de bois heurté, de ferraille remuée !

Il appelle les autres.

« Eh ! les potes !

— Quoi ?

— Chut... Doucement... écoutez... ça remue en bas :

— T'es fou, tu rêves !

— J'en suis sûr.

— Ah ! Y aurait-il encore du Boche par là ?

— Possible.

— En ce cas... Et l'un d'eux, l'arme à la main, se glisse à pas de loups hors du grenier. Il inspecte la cour, fouille la maison. Rien. Il remonte, rassure ses camarades.

Il n'est pas encore recouché qu'un vacarme assourdissant se fait de nouveau entendre.

« Il y a certainement du Boche ici ! »

Dégringolade générale, carabine au poing. Ils furent partout, inspectent les moindres coins et recoins. Rien ! C'est à n'y rien comprendre.

Soudain Jean empoigne un de ses camarades par le bras.

« Là, dit-il, en désignant du doigt un tombereau renversé dans la cour.

— Mais il était droit tout à l'heure !

Au fond s'élevait lent, paisible et puissant un ronflement.....

— Y'a un Boche là-dedans, les gars !

— Attends un peu j'veais lui régler son compte à c'salaud-là !

— Minute qu'on voie sa gueule au client !

On allume un briquet. Et des jurons éclatent aussitôt en un choeur virulent.

— Si c'est pas malheureux ! Regardez-moi c'gros veau qui roupille et nous qui sont-là ! Que'nuit, bon Dieu ! Que'nuit !

Horreur ! C'était le cuistot, Monsieur, le cuistot qui cuvait son Bourgogne, innocemment !

B. ANDRÉ.



Le N° 2 de "L'Humour Français"
paraîtra le 20 Février avec 12 nou-
velles chroniques de CAMERA.

SOMMAIRE DU NUMÉRO

du 1^{er} Février 1917

Boniment, préface LA DIRECTION.

CHRONIQUES DE CAMERA :

Lettre à mon Chien.

Les « Superquotidiens »,

Les Prophètes.

La prise de Bucarest.

Un « direct » au cœur.

Marraines jolies, écrivez !

A la française !

Lettre ouverte à M. André Veber, député.

Noël ! Noël !

L'Oracle.

Ministres pour rire.

Sacha Guitry.

Cauchemar JOSEPH DE LA PANNE.

En avant du Moulin de

Maricourt B. ANDRÉ.

LETTRES FRANÇAISES :

Première lettre : Louise

à Philippe JEAN PERDIANE.

La pompe à « bourrer le
crâne » JOSEPH DE LA PANNE.

La nuit de Vertus B. ANDRÉ.

L'Humour Français

chasse le cafard...

des Civils !

ABONNEZ-VOUS !

Un an - 12 Numéros - 600 pages :

3 Fr. 50

Envoyez cette somme en un Mandat-Poste à :

M. l'Administrateur de "l'Humour Français"

15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris

Envoyer toute correspondance à la même adresse